

# L'inscription de la psychanalyse

Claude Lévesque

Volume 4, Number 2, octobre 1977

Philosophie et psychologie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/203078ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/203078ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, C. (1977). L'inscription de la psychanalyse. *Philosophiques*, 4(2), 277–286. <https://doi.org/10.7202/203078ar>

## L'INSCRIPTION DE LA PSYCHANALYSE

par Claude Lévesque

« L'inscription théorique et pratique de la psychanalyse (dans le texte général et sans bordure) doit avoir des effets dont il faut tenir compte. » (Derrida).

Instaurer l'inscription de la psychanalyse, qu'est-ce-à-dire ? N'est-ce pas déjà chose faite manifestement et n'y a-t-il pas là un truisme ? Ne sommes-nous pas inondés de revues psychanalytiques, de monographies de toutes sortes, sans oublier l'ensemble des écrits de Freud lui-même ? Ce qui est écrit n'est-il pas inscrit, nécessairement ? Oui, bien sûr, il y a là une inscription évidente, trop évidente, et justement la question n'est pas là. L'inscription, au sens où nous l'entendons, engage un certain fonctionnement de l'écriture dans l'écrit, un certain style et une certaine stratégie qui vont jusqu'à ébranler l'espace (conceptuel) à l'intérieur duquel nous pensons et agissons (du moins, le croyons-nous). Le texte psychanalytique n'est pas « originaire » — non plus qu'aucun texte —, il ne se suffit pas à lui-même : il s'articule, au contraire, sur un texte illimité qui le déborde de toutes parts, le traverse violemment et le questionne sans arrêt. La psychanalyse est déjà entièrement — Freud le savait bien — dans les rêves et les symptômes des hystériques, dans le délire de Schreber, dans les obsessions de l'Homme aux Loups. Elle s'écrit et se lit dans la vie même de chaque individu et, du même coup, dans la vie équivoque et ensorcelée de l'analysant et de l'analyste, dans le transfert et le contre-transfert, et, d'une manière générale, dans ce qu'on a convenu d'appeler le dialogue psychanalytique. Étrange dialogue, d'ailleurs, où les questions ne comportent pas de réponses et où les réponses ne correspondent à aucune question assignable. Mais ne nous arrêtons-nous pas trop tôt ? La vie elle-même — et l'entretien psychanalytique

— ne s'articulent-ils pas sur la totalité non totalisable du champ historique et social dans ses composantes culturelles, familiales, économiques et politiques ? Tout texte, en effet, se tient dans une double posture, étant à la fois et tout entier rapport à l'histoire, à un autre texte innombrable, et pourtant ne se référant jamais qu'à lui-même, à la fois ouvert et fermé, dehors et dedans, toujours le même et toujours autre. Comment dès lors analyser, délimiter et maîtriser les innombrables structures d'appartenance qui relient obscurément un texte à l'époque historique dans laquelle il s'inscrit ? Le texte ne peut jamais s'absolutiser — et le « dialogue » psychanalytique moins que d'autres — dans une illusoire autonomie, protégeant sa spécificité contre toute ingérence du dehors. Le psychanalyste sait qu'en dé-limitant la parole — la sienne ? celle de l'autre ? — il permet (mais qui permet ?) à des forces inouïes de circuler librement à travers le monde, bien au-delà de l' (a) entre où il se risque, alors que, communément, on le croit à l'abri. Mais il n'est pas de recours possible là où tout est fiction parodique, figure de l'infigurable, dérive de fantasmes où s'indiquent un au-delà fulgurant, une chute abyssale et pourtant fascinante.

Ainsi la psychanalyse — qui, on le voit, se situe dangereusement à la limite de l'impossible jouissance, de l'angoisse et de la mort — ne peut pas ne pas être, sous peine de se trahir et de manquer son objet, contestation : contestation d'elle-même comme théorie (comme toute théorie qui se veut scientifique), contestation de l'usage détourné que l'on fait d'elle et qui l'asservit à la classe dominante, contestation de la culture et de la société qui rendent cet usage possible. Affirmer, comme on l'a fait récemment, que la psychanalyse porte en elle les germes de sa récupération à venir par la classe bourgeoise, c'est méconnaître la portée subversive de sa démarche. L'on connaît la critique incessante de Lacan dirigée contre ceux qui réduisent la psychanalyse à n'être qu'une théorie de l'adaptation sociale, une théorie du renforcement de l'*ego* et du *statu quo* social et politique. Si elle reste à l'écoute du désir infini et des forces titanesques qui la sous-tendent, ces forces hétérogènes qui veulent s'affirmer comme telles, hors de toute réduction à l'unité du sens et de la totalité (excédant tout l'ordre établi du savoir et du pouvoir), la psychanalyse alors ne peut que se libérer tôt ou tard (mais c'est une libération toujours à refaire) de ce qui l'asservit au pouvoir. Tout en elle contredit l'économie capitaliste — qui n'est qu'une économie restreinte (au sens où l'entendait Ba-

taille), restreinte aux valeurs marchandes, limitée à l'espace du sens et de la valeur constituée des objets, à leur circulation calculée, et toujours, finalement, au profit du capital. La psychanalyse, quant à elle, obéit plutôt à une économie générale où la perte et l'excès échappent à toute maîtrise et se donnent comme irrécupérables. En elle, se produirait, au su et à l'insu de l'analysant et de l'analyste, une opération souveraine et insensée qui tiendrait compte des forces excessives et disruptives qui entraînent la vie au-delà d'elle-même jusqu'à la limite, s'exposerait contre toute sagesse, à la perte inutile et à la dépense sans réserve, affirmant, derrière tout discours de sagesse et toute maîtrise (de tout ordre), la consommation destructrice du sens et l'inquiétant silence de la mort sans figure et sans nom. Voilà la part du feu que l'opération analytique ne peut éviter sans devenir immédiatement vulnérable et récupérable. Comment dès lors ne pas penser que la psychanalyse, à partir de son champ propre, de sa méthode et de son objet, s'articule sur ce qu'il y a d'excessif et de dés-ordonné dans ces forces montantes qui incessamment mettent tout en question et font vaciller sur leur base les forces réactives et opprimantes ?

On connaît la contribution de la psychanalyse à la transformation des grands axes de notre savoir traditionnel. Citons la formule lapidaire de Fr. Wahl : « La psychanalyse aurait contribué à la déconstruction d'une épistémologie qui postulait l'unité du sujet et l'extériorité de l'objet, d'une éthique qui postulait la coïncidence du désir avec le sujet et la possibilité de la jouissance, d'une sémiologie qui postulait l'antériorité du sens à la lettre et l'extranéité du sujet au signe . . . » La psychanalyse, en effet, a contribué à transformer notre conception du signe, dont l'équilibre se trouve rompu au profit de ce qu'on a appelé la primauté du signifiant ; elle a contribué également à barrer tout rapport à un fondement possible, qu'il soit d'origine ou de fin, en introduisant dans l'homme avec le signifiant ou la trace, un coin qui le divise originairement, l'aliène et ne cesse de le refendre. Lacan, tout particulièrement, affirme de multiples manières la destitution d'un sujet perdu pour l'identité, soumis, par sa prise obligatoire dans les lois du langage, à l'économie d'un désir que rien ne peut combler. À partir de la psychanalyse et, ajoutons, d'une pensée de la trace (nous verrons quelque peu tout à l'heure la radicalisation que cette dernière fait subir à la psychanalyse), une pensée matérialiste s'avère désormais possible, un matérialisme qui ne soit pas toutefois

simplement l'envers ou l'opposé d'un idéalisme, un matérialisme nouveau tel que Nietzsche, entre autres, le souhaitait, une pensée où l'autre, le dehors, la non-unité, l'étrangeté s'affirment, deviennent affirmatifs et se maintiennent comme pluralité irréductible. Une telle pensée ne peut que mettre l'accent sur la pulsion de mort dont on connaît le travail de fragmentation et de dissémination sur le corps, le langage et la culture. On le sait, le refoulement de la pulsion de mort — analogue en cela, peut-être, au refoulement du concept de dictature du prolétariat dans le marxisme — ne peut que se transformer en méconnaissance de l'autre scène et, partant, de l'excès qui s'y joue (et, disons, du révolutionnaire) et se donner sagement comme une théorie psychologique. Là où le postulat de l'inertie et de la mort est mis en veilleuse, la croyance revient en force et le logos occulte ses propres contradictions.

On pourrait continuer ainsi longuement sur la portée subversive de la pensée freudienne et lacanienne dans le champ idéologique de notre époque. Attardons-nous maintenant aux résistances à la psychanalyse : cette psychanalyse qui conteste est elle-même contestée. Elle l'a été dès son apparition et n'a pas cessé de l'être depuis, mais ce n'est que depuis quelques années que la critique ne méconnaît plus la spécificité de cette discipline et que les questions qui lui sont adressées deviennent plus rigoureuses et efficaces. Tout particulièrement, on a tenté dernièrement de dégager la découverte freudienne de la trame conceptuelle qui la traverse de part en part et la maintient à l'intérieur du système des oppositions métaphysiques. Il ne s'agit pas, dans cette opération violente de la lecture déconstructrice, de lâcher le concept ou de perdre le sens absolument, de détruire purement et simplement le discours significatif (en cela l'on s'éloigne de l'approche énergétique de Deleuze et de Guattari, comme si, dans l'hécatombe du sens et du discours, devait surgir, dans sa sauvagerie première et toute armée, l'économie délirante des forces pures. Désirer la force pure, c'est encore vouloir le sens et la présence, un en deçà de la différence et de la trace. Comme le note avec raison Kristeva, les exemples donnés de « flux schizophréniques » « sont pris le plus souvent, dans la littérature moderne, dans une pratique où le « flux » a rencontré le langage pour se réaliser comme flux, a pris en écharpe le signifiant pour pratiquer en LUI l'engendrement hétérogène de la machine désirante. » Il faut plutôt poser selon elle, « un fonctionnement

sans arrêt des pulsions vers, dans et à travers le langage », une pratique signifiante de structuration et de déstructuration, un passage à la limite subjective et sociale. En effet, on ne peut effacer la différence que par et dans l'écart qu'elle creuse inlassablement. C'est depuis le discours que l'on peut arriver à détruire le discours et pointer en direction d'un non-discours absolu, de l'envers du discours, puisant, mais pour l'épuiser et l'excéder, à la ressource nécessaire du sens et marquant, dans le discours, ce qui sépare le discours de ce qui l'excède absolument. Si le groupe de *Tel Quel* reste critique à l'égard de l'entreprise dissidente et hasardeuse de Deleuze-Guattari, on chercherait en vain la plus petite attitude critique par rapport à l'entreprise lacanienne.

Et pourtant, comme tout texte, la pensée de Lacan est multiple, hétérogène. Si l'on tient compte de son mouvement général, on peut dire que l'ensemble de ses concepts majeurs tournent autour d'un centre qui joue le rôle d'un fondement, d'une origine, à partir de laquelle tous les autres concepts reçoivent leur justification et leur mesure de vérité. Ce mouvement circulaire ne permet jamais au glissement dangereux du signifiant qu'une circulation calculée, qu'une liberté surveillée par la Loi du Père qui impose, à la frénésie métaphorique et métonymique, une polarisation phallique qui contraint l'opération signifiante à entrer dans l'espace clos du sens et de la vérité. De fait, tout structuralisme a besoin de cet ordre fermé, aux permutations réglées et limitées. L'ordre symbolique, l'ordre de la vérité, est l'ordre du décidable, un ordre qui rend possible et souhaitable un discours de maîtrise et de clairvoyance. On y limite le plus possible tout ce qui est de l'ordre de l'immaîtrisable, de l'errance, de l'étrangeté, les effets de dédoublement et de redoublement de l'imaginaire, ses jeux spéculaires et mortels, sa dérive vertigineuse. On capitonne le signifiant, on le boucle, on l'oblige à tourner en rond, à revenir à sa place (car il est localisé et donc déterminé) et son mouvement est vectorisé par une béance centrale, une cause absente qui engendre tout le procès dialectique des fantasmes de désir.

Avant d'étayer quelque peu ces remarques trop lapidaires, faisons un détour. Prenons un texte de S. Leclair, (qu'il a lui-même laissé pour compte en ne l'intégrant pas dans ses livres), comme un symptôme révélateur de ce qui se passe dans le texte de Lacan dont il a été longtemps le disciple le plus autorisé. De fait,

dans cet article intitulé « A la recherche des principes d'une psychothérapie des psychoses » (publié dans *L'Évolution psychiatrique*, avril 1958), Leclaire cite *L'instance de la lettre dans l'Inconscient* et se réclame des concepts lacaniens. Passons sur l'analyse qu'il fait de ces derniers et venons-en aux passages qui nous intéressent ici. Leclaire veut « considérer dans leur ensemble les problèmes de communication et d'intersubjectivité. QUI PARLE À QUI ET DE QUI ? telle pourrait être notre question liminaire. Il faut pour cela, selon lui, situer plus précisément les rapports du sujet à la COMMUNICATION par excellence que sont le langage et la parole. Un tel souci, fondamental à notre sens, constitue l'essence même du travail qui se poursuit sous l'impulsion et la direction de Lacan . . . Le problème de la communication ne pourra, en dernière analyse, que s'éclairer en rapport avec une étude approfondie de la structure du signifiant, dont la chaîne symbolique centre véritablement tout dialogue ». À plusieurs reprises dans ce texte, la subjectivité est définie, très classiquement, comme point central et virtuel, et ce centre a normalement la maîtrise de sa parole et de ses intentions, il peut également avoir accès aux intentions de l'autre à travers sa parole, alors que le psychotique se trouve dans le plus grand embarras au sujet de sa propre subjectivité et aussi bien de la subjectivité d'autrui. « En effet, écrit encore Leclaire, la communication n'est possible que dans la mesure où lorsque je parle (par l'organe de mon moi) je reconnais que c'est moi qui parle en tant que sujet, dans la mesure où j'*assume* les paroles prononcées par moi ; de même lorsque je prête attention au discours de mon interlocuteur sans le prendre le plus souvent au pied de la lettre, j'ajuste ses paroles à la mesure de la subjectivité que je lui prête, m'efforçant de reconnaître l'intention plus ou moins maîtrisée qui l'anime. » Ne pas prendre l'interlocuteur au pied de la lettre, est-ce encore être fidèle à Freud et même à Lacan ? C'est que Leclaire a besoin d'une opposition tranchée entre le discours normal et le discours psychotique. Pour ce dernier, en effet, la maîtrise s'avère impossible : ça parle en lui, si bien qu'il est incapable de référer ce moi à son centre subjectif symbolique et se trouve délesté de toute référence subjective. C'est ainsi que « le sujet ne maîtrise plus le sens du langage qu'il parle, au lieu de le conduire et de le choisir, il s'en trouve dépossédé . . . il subit de ce fait ce qu'il devrait assumer. En une formule plus brève, on pourrait dire avec J. Lacan que le délirant

« est parlé » mais qu'il ne parle plus » L'on ne parle (ce qui s'appelle parler) que lorsque l'on assume et maîtrise son discours. L'analyste doit se situer du côté de la parole authentique, sachant « reconnaître à *tout instant* qui parle, de qui et à qui, distinguer le plan *totalemment* imaginaire, où nos raisonnements s'épuiserait, de la relation *puremment* narcissique où le délirant se maintient. » Voilà les principes qui devront guider son action lorsqu'il tentera de « rendre au délirant *l'usage* de sa subjectivité et de le *centrer* à nouveau autour de sa propre valeur symbolique . . . Une telle conception peut permettre d'ajuster nos paroles au niveau d'une juste prudence qui, sans participer *en rien* à la relation délirante imaginaire, sache *témoigner d'une subjectivité autonome tierce*, qui peut seule par sa permanence et son indépendance faire revenir le malade à un mode de communication plus ouvert au *procès dialectique vrai* et au progrès thérapeutique. » Voilà où conduit le dialogue psychanalytique compris comme intersubjectivité : à l'identification, à la subjectivité saine de l'analyste comme moyen thérapeutique. Bien sûr, Lacan a, depuis longtemps, fustigé une telle conception de l'analyse (du moins par toute une strate de son texte), mais n'est-elle pas impliquée dans la logique même d'une philosophie de la communication intersubjective partout présente dans le texte de Lacan ? Logique dont Leclaire développe toutes les conséquences, au point de conclure : il faut « restituer aux signes échangés leur pleine valeur significative . . . , savoir à tout instant qui parle de qui et à qui, s'efforcer de symboliser à tout prix. » Bref, il faut remettre le Je à la place du Ça, centrer à nouveau ce qui s'est risqué hors du centre, ramener ce hors-la-loi sous la garde sécurisante de la Loi du Père (et) du Phallus.

Évidemment, ce langage inquisiteur et policier étonne chez un analyste : rentre dans les rangs ou meurs ! Est-il besoin d'insister davantage sur cette philosophie cartésienne incompatible avec le champ ouvert par la découverte freudienne, sur cette série d'oppositions pures qui viennent s'abattre sur le fou — le dépossédé du langage — perdu dans les brumes de l'imaginaire et qu'il faut à *tout prix* (pourquoi cette hâte, cette hargne ? qui est en danger ?) faire rentrer dans le giron capitonné du symbolique. Cette maîtrise et cette certitude omniscientes et omniprésentes (savoir à tout instant qui parle, à qui et de qui) relèvent purement et simplement de la démiurgie : il n'est pas étonnant, dès lors, que l'analyste se propose lui-même comme modèle de la santé absolue et de la perfection



(humaine). Bien sûr, Leclaire schématise beaucoup et réduit considérablement la complexité de la pensée lacanienne. Il reste que nous retrouvons dans Lacan toute une série d'affirmations qui viennent étayer parfaitement les développements de Leclaire, et, en particulier, la même insistance sur la subjectivité et l'intersubjectivité, sur la communication authentique, le dialogue vrai, la parole pleine, la pure présence de l'un à l'autre comme indice de vérité et sur la vérité comme fondement dernier de la parole. On connaît les dénégations que Lacan a produites par la suite, notamment dans *Scilicet I*, lorsqu'il affirme : « Je suis étonné que personne n'ait jamais songé à m'opposer, vu certains termes de ma doctrine, que le transfert fait à lui seul objection à l'*intersubjectivité*, il la réfute, il est sa pierre d'achoppement . . . Aussi bien est-ce pour établir le fond où l'on puisse en apercevoir le contraste, que j'ai promu d'abord ce que d'intersubjectivité implique l'usage de la parole. » Il s'agit bien d'une dénégation, puisque après avoir nié, il affirme, en un deuxième temps, la nécessaire implication de l'intersubjectivité dans la parole. Il suffit d'ailleurs d'analyser les derniers séminaires de Lacan pour s'apercevoir que le système conceptuel de la subjectivité avec son cortège de prédicats sont maintenus.

C'est que la pensée lacanienne n'a jamais rompu avec la linéarité, celle du langage et celle du temps. La lettre — qui est essentiellement localisée et déterminée à manquer à sa place — suit une trajectoire linéaire et même circulaire : elle a une direction, une ligne d'authenticité, une norme, elle dérive, mais en suivant des crans d'arrêt qui en limitent la folie. Le discours lacanien est traversé par une résistance constante, tenace, face à l'angoisse de l'immaîtrisable, de l'étrangeté inquiétante, face à la dérive spéculaire et au morcellement qui s'y produit. De même, le temps réversif — qui s'exprime au futur antérieur — est essentiellement linéaire, même dans sa logique de l'après-coup. Lacan saisit ce temps réversif dans la rétroaction de l'effet de sens dans la phrase, lequel exige, pour se boucler, son dernier mot. C'est le temps du vecteur rétrograde : « effet de rétroversion par quoi le sujet à chaque étape devient ce qu'il était comme d'avant et ne s'annonce : il aura été — qu'au futur antérieur » (*Écrits*, 808). Le retour que cette circularité promet, c'est véritablement le retour de l'identique (et même de l'identité, la possibilité retrouvée de pouvoir à nouveau dire Je en toute vérité). En somme, ce temps réversif, c'est

le temps de l'*Aufhebung*, de la relève idéalisante : temps continu, temps de l'histoire comme relève.

Ces valeurs de présence, de proximité et de plénitude reviennent constamment pour décrire aussi bien la parole authentique que le transfert : il y a transfert quand « la parole du sujet bascule vers la *présence* de l'auditeur . . . Cette *présence* qui est le rapport le plus pur dont le sujet soit capable à l'endroit d'un être . . . » (*Écrits*, 373). Le moment privilégié de la résistance vous montre qui parle et à qui : ce qui ne constitue qu'une seule question (*Écrits*, 375). Ailleurs, Lacan lie explicitement cette présence au dialogue, à la vérité et à la dialectique : « Dans une psychanalyse, le sujet, à proprement parler, se constitue par un discours où la seule présence du psychanalyste apporte, avant toute intervention, la dimension du dialogue . . . Le cours doit s'en poursuivre selon les lois d'une gravitation qui lui est propre et qui s'appelle la Vérité . . . En bref, la psychanalyse est une expérience dialectique . . . » (216). Or la dialectique est toujours la dialectique du sens et de la vérité : « Soyons catégorique, il ne s'agit pas dans l'anamnèse psychanalytique, de réalité, mais de vérité, parce que c'est l'effet d'une parole pleine de réordonner les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir . . . » (*Écrits*, 255). Le but du travail analytique semble bien de redonner au temps l'ordre linéaire qui avait été troublé par le trauma. Il doit tendre (à tout prix) à neutraliser les mirages de l'imaginaire, faire en sorte que le sujet assume sa castration, pour en arriver finalement à l'assomption de son histoire, à sa ré-intégration, à l'accord pacifiant avec lui-même, à sa réconciliation avec le monde, à la restitution de la continuité dans sa motivation et son discours morcelé et troué. D'où cette définition de l'inconscient : « L'inconscient est cette partie du discours concret en tant que transindividuel qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient. »

L'analyse se laisse ici ramener à un idéal de présence, de continuité, d'unité, d'identité et de totalité (réintégration) ; son mouvement est celui de la vérité, dans son double registre de révélation et d'accord. Sa vérité est éthique et ce vers quoi l'on tend, c'est la maîtrise de soi, la parole pleine (d'elle-même), la singularité inaliénable. Citons encore quelques textes : « C'est bien cette assomption par le sujet de son histoire, en tant qu'elle est constituée par la

parole adressée à l'autre, qui fait le fond de la nouvelle méthode à quoi Freud donne le nom de psychanalyse » (*Écrits*, 257). « La fin que propose à l'homme la découverte de Freud a été définie par lui à l'apogée de sa pensée en des termes émouvants : *who Es war, soll Ich werden*. Là où fut ça, il me faut advenir. Cette fin est de réintégration et d'accord, je dirai de réconciliation (*Versöhnung*) » (*Écrits*, 525-526). « . . . C'est sur le fondement de cette interlocution, en tant qu'elle inclut la réponse de l'interlocuteur, que le sens se délivre pour nous . . . comme restitution de la continuité dans la motivation du sujet . . . (Freud) ne se satisfait que dans la continuité intersubjective du discours où se constitue l'histoire du sujet » (*Écrits*, 258).

On pourrait poursuivre longuement ainsi et relever, entre autres, la fonction transcendantale que Lacan confère au Phallus et, partant, son phallocentrisme, et même son androcentrisme (comme l'a fait Derrida), mais arrêtons-nous ici et posons-nous une dernière question. Que serait une psychanalyse qui se livrerait à l'exigence de l'écriture, avec tout ce que ce motif entraîne de ratures quant au sens et quant à la vérité, d'oblitération nécessaire et structurelle du propre et du proche ? On peut à peine en parler. Peut-être pourrait-on en surprendre le mouvement, le style en relisant *Igitur*, le *Zarathoustra* ou *Celui qui ne m'accompagnait pas*, *L'attente*, *l'oubli* ? On peut penser qu'une telle psychanalyse inscrirait le sujet, la vérité, le Phallus, dans un système qu'ils ne commanderaient plus. Elle ne promettrait aucune réconciliation, aucune assumption, aucun accord, mais donnerait peut-être à l'analyse une dérive et une indirection essentielles, ne dévoilant jamais, ni ne voilant quoi que ce soit, et surtout pas une origine ou un fondement premiers. Peut-être faut-il demander aux protagonistes de *L'attente*, *l'oubli* de M. Blanchot ce qu'il en serait de l'inscription de la psychanalyse : « Qu'avait-elle oublié ? Était-ce très important ? Oh non, c'était insignifiant. » Alors qu'en est-il de l'histoire ? « Ce qui se passe ici ? C'est que pour l'instant nous parlons . . . Parler est la dernière chance qui nous reste, parler est notre chance. » « Parler seulement, mais jusqu'à la limite. Et ils continuèrent tout de même à avancer dans l'entre-deux, face à face en ce calme détour, dans ce vide initial où s'affirme — ne s'affirmant pas — « la retenue des choses en leur état latent ».

Département de Philosophie,  
Université de Montréal.